

Gwenaële Robert

LE DERNIER
DES ÉCRIVAINS

Roman

Les Presses de la Cité  TerreSombres

*Un jour j'arracherai l'ancre qui tient mon
navire loin des mers.*

Henri MICHAUX, *Clown*

7 décembre

Il pleuvait. Elle regardait les gouttes d'eau s'écraser sur la vitre, puis s'étirer et suivre sur le carreau des chemins incertains – ralentissements suivis de brusques accélérations –, loupes ductiles et fugitives où s'enflaient la campagne, les vaches, l'ardoise des toits. Combourg, trois minutes d'arrêt, puis Dol-de-Bretagne, La Fresnais, La Gouesnière-Cancale. Elle interrogeait son reflet dans la vitre : est-ce qu'elle aurait dû envoyer un message à son père ? Il vivait à Saint-Coulomb, à même distance de Cancale et de Saint-Malo, trop loin des parcs à huîtres pour attirer les amateurs et des remparts pour attirer les touristes, une bourgade de choux-fleurs et de malouinières secrètes où passaient parfois des retraités avec des bâtons de marche et des sacs à dos bicolores. Il s'y était installé il y avait dix ans, seul, dans une petite maison de pierre mangée de lierre avec un immense hangar pour le voilier, deux fois la taille de l'habitation. Elle y avait passé les premiers étés, il gonflait un matelas qu'il casait dans son

Le dernier des écrivains

bureau entre les ouvrages de navigation et les traités sur les fortifications Vauban, des piles de livres achetés d'occasion qui s'effondraient au moindre de ses mouvements dans un nuage de poussière. La plage n'était pas loin, elle descendait le chemin de la Touesse espadrilles à la main, puis c'étaient les huîtres qu'ils dégustaient ensemble, assis à califourchon sur le petit muret du jardin, les siestes au soleil voilé de juillet, les coups de main qu'elle donnait en silence dans le hangar tandis qu'il réparait le bateau – des algues à arracher, une nouvelle couche de peinture sur la coque. Ensuite, elle n'était plus venue, elle ne saurait pas dire exactement ni quand ni pourquoi, un été trop pluvieux, une remarque qu'elle aurait mal prise sur son travail, son maillot de bain, le désordre qu'elle laissait dans la salle de bains. Il était devenu taciturne et maniaque, elle avait découvert le Sud – son fiancé d'alors venait de Nice. D'abord elle avait trouvé une excuse, puis il n'avait plus rien demandé, s'était habitué à sa solitude qu'il aimait trop à présent pour accepter qu'elle fût troublée par une présence, fût-elle celle de sa fille unique.

Est-ce qu'elle devait lui dire maintenant qu'elle allait s'installer pour une semaine à quelques kilomètres de chez lui ? Lui proposer de la retrouver dans un bar intra-muros, un restaurant sur le Sillon, une plage ? Elle hésitait sur la formule à employer, il était devenu tellement susceptible. Devait-elle préciser qu'elle demeurerait chez Pierre Le Guellec, qu'il jugeait « intéressant mais un peu poseur » – et le ton faussement détaché qu'il prenait pour le dire trahissait un peu de

Le dernier des écrivains

jalousie et beaucoup d'amertume ? Il avait dû apprendre que le prix Nobel allait être décerné à l'écrivain breton dont sa fille était l'attachée de presse. Ce matin, en gare de Rennes, les journaux locaux ne parlaient que de ça : *Le Malouin Pierre Le Guellec récompensé par le Nobel pour son œuvre* ; *Le nouveau Prix Nobel de littérature vit à Saint-Malo* ; *Le Guellec, terre-neuvas et Prix Nobel*, des gros titres mimétiques où l'on sentait poindre la fierté régionale, d'autant plus vive que l'œuvre de Le Guellec portait haut la marque de ses origines bretonnes, lutte contre la mer et mœurs de granit. Son père, s'il s'était rendu au tabac-presse de Saint-Coulomb comme chaque matin, ne pouvait pas l'ignorer. Elle devinait ses sarcasmes, il détestait les écrivains installés, consacrés par des prix offerts à ceux-là seulement qui n'en ont plus besoin. « Le Nobel est une bouée que l'on jette à ceux qui ont atteint la rive » : au buraliste il avait dû citer cette saillie célèbre – Bernard Shaw ou Tristan Bernard – raillant les simagrées de ces faux misanthropes avides de reconnaissance. Si elle lui en parlait, il ne manquerait pas de se moquer. Elle pourrait argumenter mais à quoi bon ? La conversation dévierait inévitablement vers elle, deux années de prépa, une école de communication à dix mille euros l'année pour quoi ? Promener le chien d'un auteur à succès sur les remparts pendant que le type se fait acclamer à Stockholm ? Elle soupira, à quoi bon expliquer ? Elle était la dernière attachée de presse.

Qu'on ne se méprenne pas. Des attachées – on disait à présent « chargées de communication » –, il s'en formait tous les

Le dernier des écrivains

ans, des promotions entières que la marée des écoles déposait régulièrement sur la grève du marché, diplôme en main, rompues à la communication digitale, des filles « offensives » et « efficaces ». Mais Marie Rivalain avait été formée à l'ancienne par Françoise Mandron, qui avait connu Duras et Aragon, était à la fois une assistante, une confidente, une amie de ses auteurs, prenait leurs rendez-vous médicaux, passait à la pharmacie, au pressing, gardait les bêtes, s'enquérail de la vie des enfants, assistait aux mariages et aux bar-mitsva. Marie était son disciple, elle avait été formée à son école. Son portable était allumé tous les dimanches, en vacances aussi, les auteurs pouvaient la joindre quand ils voulaient, ils le savaient, n'hésitaient jamais. À la mort de Françoise (trop de cigarettes, d'alcool, une overdose de dévouement), ils étaient tous dans le cortège, émus, tristes comme aux obsèques d'un membre de leur famille, surpris tout de même de trouver tant de collègues derrière le corbillard de celle qui leur avait laissé croire qu'ils étaient uniques, qu'ils faisaient l'objet de son attention exclusive.

Depuis, Marie avait repris les auteurs de Françoise, s'efforçant d'assurer la même disponibilité, la même écoute. Avec Pierre Le Guellec, dont Françoise s'occupait depuis plus de trente ans, la passation avait été curieusement fluide. D'abord, il l'appelait quand il avait besoin d'un taxi, d'une oreille, d'un contact, elle répondait toujours, touchée de sa courtoisie désuète, ses manières un peu passées dont l'apparente raideur dissimulait une timidité réelle. Un jour, il y avait près

Le dernier des écrivains

de dix ans, c'était en juin ou en juillet, elle dut se rendre à Saint-Malo pour récupérer le contrat d'une adaptation au cinéma. C'était un jour de tempête, la marée était haute, elle était arrivée par les remparts, décoiffée, trempée, ses cheveux gouttant sur son chemisier d'été, ses sandales de corde imbibées de l'eau de pluie. Il avait considéré sa silhouette de chat mouillé avec l'air absorbé de celui qui a un problème à résoudre, avait soufflé quelques nuages de fumée, puis avait proposé un grog. La pluie tombait toujours, l'appartement sentait le chien et le tabac, il y avait au mur des portraits de corsaires, des marines, des photos jaunies. Ils avaient parlé de littérature et d'histoire, et ces sujets se fondaient si bien dans le paysage qu'il semblait qu'il n'y en eût pas d'autres possibles. Parler de soi, de l'actualité, de la météo semblait hors jeu : au mieux un anachronisme, au pire une faute de goût. Son élocution était lente, ponctuée de silences amusés, il cherchait parfois ses mots, citait Chateaubriand sans affectation, comme il aurait répété les paroles d'un ami rencontré la veille au bistrot d'à côté. Il racontait des guerres de course, des histoires de chiens et de toits d'argent, des trésors enfouis six étages sous terre. Elle hochait la tête, réchauffée par le breuvage qui allumait dans son sang des flammes couleur d'ambre. Par la fenêtre, on voyait les remparts où des touristes en sandalettes couraient pour se mettre à l'abri dans les guérites de pierre. Il s'en amusait, devinait les orages conjugaux, les reproches – je te préviens, c'est la dernière fois qu'on vient en Bretagne. Ils avaient bu un autre grog – à la pluie –, puis le rhum seul – à

Le dernier des écrivains

la Bretagne –, un autre – à la littérature –, encore un autre – à leur rencontre. Elle avait dormi dans la chambre du fond dont le parquet craquait comme le pont d'un vieux galion, tanguait de même, et la pluie giflait la vitre comme le hublot d'un navire dont elle était l'heureux passager clandestin.

De ce jour était née leur amitié, une amitié tacite et fidèle, faite d'admiration – elle –, de tendresse – lui –, d'affection réciproque. Parfois, il lui arrivait de l'appeler Françoise. Elle ne corrigeait jamais. Quand le jury du Nobel avait élu en octobre l'écrivain breton, c'était elle qui l'avait appelé pour le féliciter. La ligne était mauvaise, on entendait mal – les murs trop épais, le granit –, le chien aboyait, il avait bredouillé des mots embarrassés, oui, oui, je suis content. À Paris, dans le bureau de Béatrice Montviel, son éditrice, on avait sablé le champagne, un Nobel dans la maison Brodin, ce n'était pas arrivé depuis soixante ans. On allait rééditer toute son œuvre – plus de vingt titres –, des tirages énormes ceints du bandeau rouge *Prix Nobel de Littérature*, un argument de vente irréfutable. Le lauréat n'avait pas voulu se joindre à l'euphorie éditoriale, il avait décliné l'idée de célébrer l'événement dans un grand restaurant parisien, du reste il ne se déplaçait presque plus depuis son opération de la hanche, et puis il y avait Silver, un terre-neuve aux poils bruns, soixante kilos de fidélité massive, qui n'aimait pas quitter Saint-Malo. Même refus de participer aux conférences qui avaient lieu à Stockholm la semaine précédant la remise de prix. Marie n'avait pas insisté, il arriverait directement le 8 décembre, l'avant-veille de la

Le dernier des écrivains

cérémonie. Elle savait ses réticences aux événements mondains, à tout ce qui pouvait briser la solitude de son désert breton. Elle s'était occupée des démarches ordinaires, s'était mise en relation avec les organisateurs suédois, avait pris le billet d'avion, réservé un smoking, une chambre d'hôtel. Il s'était inquiété qu'elle ne l'accompagne pas mais c'était le rôle de l'éditrice qui le rejoindrait directement à Stockholm, accompagnée d'Alexandre Brodin, dit Brodin fils, nouveau directeur de la maison d'édition depuis la mort de son père l'an passé. Quant à elle, elle viendrait à Saint-Malo le 7 au soir, l'emmènerait à l'aéroport le lendemain à l'aube, garderait le chien et l'appartement, elle y avait sa chambre depuis la soirée des grogs, toujours la même cabine, au fond du couloir à gauche. Il avait regretté qu'elle ne soit pas du voyage – vous êtes certaine de ne pouvoir venir ? – puis approuvé d'une voix qu'elle avait trouvée vieillie, fatiguée, d'accord, d'accord, avant de raccrocher, merci infiniment Françoise.

À présent elle le devinait soucieux dans son bureau enfumé, il devait douter de ce qui lui arrivait, cette consécration, cette gloire tardive après tant d'années d'obscurs travaux, et le prix, huit millions de couronnes suédoises – près de huit cent mille euros, de quoi voir venir, même si, à près de quatre-vingts ans, cette expression résonnait curieusement. Est-ce qu'il faisait des projets en caressant la tête de Silver, rénover la toiture, la façade de cet hôtel d'armateur acheté dans la vieille ville il y avait vingt ans à la faveur du prix Femina – une folie qu'il avait fallu dépecer en appartements, tous loués depuis pour

Le dernier des écrivains

rembourser les crédits contractés et joindre les deux bouts. Longtemps il avait rêvé de mettre ses locataires dehors, ces parasites qui avaient emménagé chez lui à mesure que se creusaient ses dettes. Une demeure comme celle-ci, il fallait l'habiter tout entière, ou pas du tout. Au lieu de quoi, il entendait grincer le parquet au-dessus de sa tête, supportait les vacanciers du troisième étage, leurs surfs sur le palier, leurs questions stupides sur la télévision ou le code Wi-Fi de la location. Après vingt ans d'attente, il allait pouvoir reprendre possession de l'ensemble de la demeure. Mais que ferait-il maintenant de ces cinq cents mètres carrés de stucs et de moulures, de ces escaliers immenses où il s'essoufflerait, de ces fresques peintes au XVIII^e – frégates échouées sur les plages d'îles luxuriantes, bananiers, macaques et femmes alanguies parmi les fleurs de tiaré, promesses de voyages qu'il ne ferait jamais ?

« Mesdames et messieurs, nous arrivons à Saint-Malo, Saint-Malo terminus de ce train. » Marie s'ébroua, il était cinq heures et déjà le jour baissait, la gare de Saint-Malo apparaissait au terme d'un long chemin de croix, zones commerciales, entrepôts d'engrais, concessions automobiles et immeubles ornés de graffitis criards au sens hermétique. Le compartiment s'était vidé à Rennes, il restait seulement une étudiante, casque vissé sur le bonnet, un homme en costume qui tapait frénétiquement sur le clavier de son ordinateur. Elle remonta l'allée en tirant sa valise. Sur le quai, elle vérifia l'écran de son

Le dernier des écrivains

portable – deux messages de Béatrice Montviel : *Bon séjour à Saint-Malo ; Tu m'appelles quand il est dans l'avion ?* Elle répondit d'un pouce levé puis, à son père, elle envoya : *Je suis à Saint-Malo dans l'appartement de Le Guellec pour cinq jours. On se voit ?*

On se voit, ça n'engageait à rien. Ni intrusif ni suppliant, juste la distance nécessaire pour le laisser libre de son choix, et se prémunir contre son refus qu'elle devinait – il avait un rhume, trop de travail, le bateau à remettre en état, son bureau à ranger, une autre fois peut-être, sans rancune.

Devant la gare, elle héla un taxi. Le type se sentit obligé de lancer en breton « Degemer mat ! Bienvenue en Bretagne ! » tout en pointant le doigt vers le ciel qui ruisselait, avec force clins d'œil pour souligner son sens de la dérision – en Bretagne, on est mouillé mais on sait rire. Elle hocha la tête, s'engouffra à l'arrière avec un vague sourire. Le trajet ressemblait à la traversée des siècles, une histoire de l'architecture à rebours. Elle laissait derrière elle la gare neuve, les hôtels, les immeubles fraîchement bâtis et un peu prétentieux avec leurs vitres fumées et leurs huisseries d'aluminium. Ils passèrent devant les maisons de l'après-guerre, thuyas qui dégoulinèrent sur les jeux de jardin, géraniums aux balcons. Puis c'étaient les pavillons modestes des années vingt aux noms soigneusement gravés sur de faux cartouches de plâtre, *Ker Paulette, Chez nous, Mon repos, Ma victoire*, des façades qui sentaient la transpiration, l'épargne, le labeur dans un ministère poussiéreux de la III^e République – on devinait les heures de discussions conjugales sous une lampe de gaz, au son de

Le dernier des écrivains

la franc-comtoise, tic-tac, tic-tac, pour trouver un nom pas prétentieux, pas bégueule mais plein de fierté quand même, ce pavillon on ne l'avait pas volé, tic-tac, le type osait un jeu de mots, *Do-mi-si-la-do-ré*, *Sam suffit*, sa femme secouait la tête, elle trouvait ça stupide, et pourquoi pas *Mon paradis* ?

[...]